Remarques sur la dénomination

Some thoughts about lexical meaning

Georges Kleiber

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/292>

DOI : 10.4000/praxematique.292

ISSN : 2111-5044

Éditeur

Presses universitaires de la Méditerranée

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2001

Pagination : 21-41

ISSN : 0765-4944

Référence électronique

Georges Kleiber, « Remarques sur la dénomination », *Cahiers de praxématique* [En ligne], 36 | 2001, document 1, mis en ligne le 01 janvier 2009, consulté le 08 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/292> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/praxematique.292>

Cahiers de praxématique 36, 2001,

Georges KLEIBER
(Université Marc Bloch de Strasbourg et *Scolia*)
(kleiber@umb.u-strasbg.fr)

Remarques sur la dénomination

Introduction

Cet article n'a pas pour ambition de régler le problème de la dénomination. Il s'agit — il n'est pas inutile de le souligner d'emblée pour éviter toute interprétation déplacée — d'un simple retour sur l'approche que nous avons proposée au début des années 1980. Loin de nous la volonté de nous approprier la problématique dénominationnelle et d'essayer de passer pour Monsieur Dénomination. Nous n'ignorons pas, en effet, que les problèmes posés par la dénomination vont bien au-delà de ceux que nous aborderons ici, qui se circonscrivent volontairement à notre parcours personnel.

Ceci dit, il n'est pas facile de revenir sur ses pas, parce que, qu'on le veuille ou non, ce n'est pas le moyen le plus naturel d'avancer. Certains, trop bien intentionnés, peuvent même y voir une littérale façon de reculer ou au moins y déceler un stratagème pour masquer l'impossibilité de quitter un fonds de commerce trop douillet. Nous ferons malgré tout un retour sur la notion de dénomination et sur les relations dénominationnelles, comme nous l'avons fait il y a un lustre pour les noms propres (Kleiber, 1995 et 1996). Ce retour se justifie pour au moins trois raisons :

- (i) il faut tenir compte des critiques justifiées ou non qu'a pu susciter notre présentation d'il y a vingt ans (Kleiber, 1981 et 1984) ;
- (ii) notre conception de la dénomination a changé sur des points plus ou moins importants ;

(iii) il y a dans le traitement du sens lexical une remise en cause, plus ou moins forte, venant d'horizons théoriques différents¹, de la dimension dénomminative. La mode est à un sens premier non dénomminatif ou non catégoriel, non *fixiste* (Récanati, 1987) ou encore non *confiturier* (Raccah, 1997), qui postule que des mots comme *école*, *couteau*, *cendrier* ou encore *lit* n'ont plus comme sens catégoriel ou référentiel (ou dénomminatif) premier celui d'« école », « couteau », « cendrier » et « lit ». « Le sens des mots, assentent Cadiot et Nemo (1997 a : 144), n'est pas un problème de catégorisation ».

Il n'est donc pas inutile de reprendre le problème de la dénomination à ses sources en rappelant dans une première partie les principales positions que nous avons défendues dans Kleiber (1981 et 1984). La deuxième partie s'attachera à montrer ce qui est resté et ce qui a bougé. Plus particulièrement, nous mettrons en avant, sous la forme de ce que nous avons appelé *le paradoxe sémantique de la dénomination* (Kleiber, à paraître a), quelle est, selon nous, la particularité sémantico-référentielle des dénominations. Chemin faisant, on le verra, on apportera des réponses, même si elles ne sont que partielles pour certaines d'entre-elles, aussi bien à (i) et (ii) qu'à (iii).

1. Un rappel en 8 points

Notre retour en arrière commencera pas un peu d'histoire. Nous avons abordé à plusieurs reprises la question de la dénomination. Une première fois, dans notre thèse de 1979, publiée en 1981, puis de front dans l'article de 1984. Ensuite, c'est par l'intermédiaire des proverbes (1989, 1994, 1999 a et 2000) et de l'articulation sens-référence-existence (1997 et 1999 b) que nous avons retrouvé la problématique dénomminative. Le point important est qu'au départ il ne s'agissait nullement pour nous de définir les dénominations et les relations dénomminatives. Notre but à ce moment-là était avant tout de mettre au jour les différents paliers linguistiques de « sortie » ou de « branchement »

¹ Aussi bien dans la théorie de l'argumentation d'Anscombe et Ducrot (1983) que du côté du courant culiolien de Franckel et Paillard (1997), dans la théorie sémantique des mots construits de Corbin (Corbin et Temple, 1994) ou encore dans l'approche « indexicale » de Cadiot (Cadiot et Nemo, 1997 a, b et c).

sur le réel. De telle sorte que ce n'est que de façon indirecte que nous avons abordé la problématique des dénominations. D'une part, en nous demandant quelle est la particularité « référentielle » des items lexicaux. D'autre part, en analysant les noms propres et en décrivant donc la dénomination effectuée par ce type d'expressions. Il s'ensuit une caractérisation de la dénomination trop sinueusement asynthétique, dont la reprise dans l'article de 1984 n'a pas réussi totalement à rhapsoder l'ensemble. L'intégration des résultats de 1981 au sein d'autres thèmes et aspects de la relation dénominative a même eu pour conséquence d'atténuer, surtout pour ce qui est de ceux concernant les items lexicaux, sensiblement la portée et l'écho initial de ces résultats. Le rappel qui suit essaiera en huit points de présenter le tout sous un jour plus ordonné et, si possible, moins équivoque.

1.1. Une relation entre une expression linguistique X et un élément x de la réalité

Le point de départ est incontournable : quelle que soit la conception que l'on en ait par ailleurs, la dénomination doit être envisagée comme une relation entre une expression linguistique X et un ou des éléments ou choses de la réalité x . On appellera aussi *dénomination* l'expression linguistique X en question. La dénomination s'inscrit donc dans la problématique sémiotique du *signe* qui renvoie à autre chose qu'à lui-même : *il n'y a signe que s'il y a signe de quelque chose*².

1.2. Acte de dénomination préalable

La dénomination n'est toutefois pas la seule relation à s'inscrire dans cette problématique sémiotique $X \rightarrow x$. La désignation (cf. X *désigne/ renvoie/ réfère à* x) correspond aussi à une relation entre une expression linguistique X et un ou des éléments extra-linguistiques x , comme le rappelle la possibilité d'avoir face aux énoncés dénominatifs :

2 Voir, par exemple, le schéma sémiotique de Récanati (1979 : 21) : le signe « se réfléchit en même temps qu'il représente quelque chose d'autre que lui-même ».

Le directeur d'école s'appelle BERNARD/ BERNARD est le nom du directeur d'école
 MOUCHERON est le nom d'une petite mouche/ Une petite mouche s'appelle MOUCHERON

des énoncés désignatifs comme :

MOUCHERON désigne/ représente/ réfère à une petite mouche
 BERNARD désigne/ représente/ renvoie à/ réfère au directeur d'école

Les deux types de relations ne se laissent cependant pas confondre³, parce que la relation de dénomination exige, contrairement à la seule relation de désignation, que la relation X (expression linguistique) — $> x$ (choses) ait été instaurée au préalable. Il n'y a en effet relation de dénomination entre X et x que si et seulement s'il y a eu un *acte de dénomination* préalable, c'est-à-dire l'instauration d'un lien référentiel ou d'une fixation référentielle, qui peut être le résultat d'un acte de dénomination effectif ou seulement celui d'une habitude associative, entre l'élément x et l'expression linguistique X . Une telle exigence n'est nullement requise pour la relation de désignation. Si je ne puis appeler une chose par son nom que si la chose a été au préalable *nommée* ainsi, je puis désigner, référer à, renvoyer à une chose par une expression sans que cette chose ait été désignée auparavant ainsi. C'est la raison pour laquelle la correspondance signalée ci-dessus ne tient plus lorsqu'on remplace dans une séquence comme :

LE LÉGUME AVEC LEQUEL ON FAIT LES FRITES désigne/ renvoie à/ réfère au tubercule comestible introduit en France par Parmentier⁴

le prédicat marquant la désignation par un prédicat marquant la dénomination :

³ On rappellera toutefois que la théorie des *noms* de Mill (1724) traite comme *name* également les désignations.

⁴ Exemple de Rey-Debove (1978 : 320).

* LE LÉGUME AVEC LEQUEL ON FAIT LES FRITES est le nom du tubercule comestible introduit en France par Parmentier

* Le tubercule comestible introduit en France par Parmentier s'appelle/se nomme LE LÉGUME AVEC LEQUEL ON FAIT LES FRITES.

1.3. Une association référentielle durable

L'acte de dénomination préalable a pour conséquence l'établissement d'une association référentielle entre X et x , qui est durable, parce qu'elle n'a pas pour but une désignation uniquement momentanée, transitoire et contingente de x , mais vise au contraire à la fixation d'une règle référentielle stable qui permet l'utilisation ultérieure de la dénomination pour la chose dénommée. L'association dénominative entre X et x a en effet pour résultat l'acquisition d'une compétence référentielle, à savoir la capacité d'utiliser X pour x . D'où la nécessité, quelle que soit l'expression X , d'un apprentissage qui, une fois effectué, permet ensuite de désigner x à l'aide de X , sans que l'on ait besoin de justifier le lien référentiel⁵. Un tel apprentissage ou mémorisation n'est guère nécessaire pour la relation de désignation.

1.4. Deux types de dénomination

Deux types de « choses » sont à distinguer : les individus ou particuliers et les concepts généraux⁶. Aux premiers correspond la relation de dénomination que nous avons appelée *ordinaire*, où X est un nom propre (*Le directeur d'école se nomme/s'appelle BERNARD*), aux seconds la relation de dénomination *métalinguistique*, où X est un item lexical⁷ (*MOUCHERON est le nom d'une petite mouche*). L'opposition entre les deux types de dénomination se manifeste par :

5 C'est ici que l'on pourrait placer les *désignateurs rigides* de Kripke (1972), qui, s'ils concernent au premier chef les noms propres s'appliquent aussi à des noms d'espèces naturelles comme *chat* et *or*.

6 « A general concept is general in this sense : it is capable, in principle, of being exemplified in any number of different cases. Our grasp of a general concept must include our grasp of this possibility or it is not a grasp of a general concept at all » (Strawson, 1974 : 15).

7 Nous avons commis l'erreur dans l'article de 1984 de restreindre cette dénomination métalinguistique aux noms communs et aux lexies nominales complexes, entrant par là même en contradiction avec le reste de notre analyse.

(i) une différence du niveau de fixation référentielle : la dénomination par nom propre, contrairement à celle par item lexical, ne relève pas du niveau linguistique ou du code commun, mais reste attachée au niveau de la convention référentielle particulière. Un particulier peut être à l'origine de la dénomination par nom propre, alors que dans le cas des items lexicaux, on peut faire jouer une ON-personne dans la lignée de Berrendonner (1981).

(ii) Une différence d'utilisation : la relation de dénomination ordinaire n'autorise que la référence au particulier dénommé à l'aide du nom propre attribué, alors que celle de dénomination métalinguistique, parce qu'elle unit un item à un concept général, rassembleur d'occurrences, permet une fois la compétence acquise, d'utiliser l'item en question, sans nouvel apprentissage pour toute occurrence qui satisfait ou qui tombe sous le concept général en question. S'il y a cinq individus qui s'appellent *Bernard*, il faut cinq apprentissages différents pour pouvoir utiliser *Bernard* pour chacun d'entre eux, alors que l'apprentissage de *librairie* comme dénomination des magasins où l'on vend des livres permet ensuite d'utiliser cette dénomination pour toute entité individuelle qui répond au concept général ainsi dénommé, c'est-à-dire pour toute entité qui est un magasin où l'on vend des livres.

1.5. Sens représentationnel préconstruit

Il y a une troisième différence — décisive — entre les deux types de dénominations : une différence de sens. La relation de dénomination métalinguistique débouche sur un sens lexical codé. Pour pouvoir employer la dénomination d'un concept général pour une occurrence, il faut que cette occurrence vérifie le concept en question. Or, ceci suppose une définition ou caractérisation de ce concept qui permette une telle évaluation ; il faut disposer de critères d'appartenance à la classe d'occurrences délimitée par ce concept. Une occurrence de *librairie* est dénommée *librairie*, non pas parce qu'elle a eu le nom de *librairie* — en tant qu'occurrence elle n'a pas été nommée ainsi —, mais parce qu'elle répond au critère d'appartenance à la classe des librairies, parce qu'elle est un magasin où l'on vend des livres, etc. En somme, parce qu'elle répond à ce qu'on appelle le *sens* du mot *librairie*. Alors qu'une convention *ad hoc* lie le nom propre à l'objet dénommé, les dénominations lexicales présentent un sens

« descriptif », ou représentationnel ou vériconditionnel ou encore une *référence virtuelle* (Milner, 1978), qui permet de décider si telle ou telle occurrence satisfait à tel ou tel concept et peut donc se voir appliquer l’item lexical qui le dénomme. C’est pour cette raison que, comme l’a noté⁸ Rey-Debove (1978 : 189), les dénominations par nom propre, à la différence des dénominations lexicales, n’entrent pas dans le « circuit » du signifié⁹ :

? BERNARD signifie ‘le directeur d’école’
 ? BERNARD a le sens de ‘le directeur d’école’
 ? Le sens de BERNARD est le ‘le directeur d’école’

MOUCHERON signifie ‘petite mouche’
 MOUCHERON a le sens de ‘petite mouche’
 Le sens de MOUCHERON est ‘petite mouche’

Le fait qu’immanquablement¹⁰, pour les items lexicaux, la dénomination débouche sur une relation de sens codée permettant l’utilisation de la dénomination pour les occurrences du concept général dénommé nous a conduit *in fine* à poser le caractère sémantique codé comme trait définitoire des dénominations métalinguistiques : il y a dénomination, parce que l’item lexical a un sens codé ou préconstruit.

1.6. Présupposition existentielle

Que l’emploi standard d’un nom propre présuppose l’existence du porteur du nom n’a rien de surprenant. Cette présupposition existen-

8 On peut aussi opposer le caractère analytique des phrases de dénomination comme *Un magasin où l’on vend des livres s’appelle LIBRAIRIE* et des phrases attributives d’identité référentielle correspondantes (*Un magasin où l’on vend des livres est une librairie*) au caractère synthétique ou contingent des énoncés avec nom propre (*Le directeur d’école s’appelle BERNARD* et *Bernard est le directeur d’école*).

9 Voir pour plus de détails, Kleiber (1981) et notre hypothèse du prédicat de dénomination *x s’appelle/ N/*.

10 Le *immanquablement* est bien sûr trop fort, puisque l’on peut fort bien, pour des items lexicaux comme *or, eau, chat*, etc., renoncer à un sens descriptif ou représentationnel et adopter, précisément à cause de leur proximité dénomminative, le mode de fonctionnement causaliste (la *référence causale*) postulé pour les noms propres par Kripke (1972) et Devitt (1974 et 1976).

tielle s'inscrit dans le débat philosophico-linguistique bien connu du roi de France qui est chauve. De même que la description définie *le roi de France* de l'énoncé russellien : *Le roi de France est chauve* peut être dite présupposer l'existence d'un x qui est roi de France, de même le nom propre *Bernard* de l'énoncé : *Bernard est le directeur d'école* peut être dit présupposer l'existence d'un x qui s'appelle *Bernard*. Dans les deux cas, si la présupposition n'est pas vérifiée, l'énoncé est déclaré inévaluable (ni vrai ni faux). Ce que nous avons mis en avant en 1981, c'est, chose plutôt surprenante, que le même raisonnement s'applique au terme général ou prédicat *chauve*. *Chauve* présuppose aussi l'existence d'une chose dite *chauve*, en l'occurrence la propriété d'être chauve. La preuve, c'est que s'il n'y avait pas de telle propriété, l'énoncé *le roi de France est chauve* s'avèrerait tout aussi inévaluable que lors de la faillite présuppositionnelle de la description définie. C'est dire que les items lexicaux en tant que dénominations ou *names* ont pour caractéristique référentielle majeure celle de présupposer l'existence de la chose ou des choses qu'ils dénomment¹¹ : *sage* présuppose la propriété d'être *sage*, *courir* présuppose l'action de *courir*, *chien* la classe des *chiens*, etc. Martin (1976 : 49-50) parle de *présupposition d'existence d'univers* et la justifie comme suit :

Dans les phrases suivantes Pierre change, mange, range, *cange, *fange, *pange, *tange..., l'existence des actions de *canger, *fanger, *panger, *tanger est présupposée au même titre que celle de changer, manger ou ranger. Dire que Ce mouchetis n'est pas très beau, c'est présupposer l'existence d'une chose que l'on appelle mouchetis (...) et déclarer une chose herniée, c'est présupposer que la propriété d'être herniée existe.

On peut le vérifier de différentes manières. Par le recours au test de la négation, tout d'abord, en faisant valoir que de l'énoncé positif : *Paul est chauve* comme de l'énoncé négatif : *Paul n'est pas chauve* on peut inférer l'existence d'une propriété, la calvitie. Par des interrogations « référentielles » ensuite, du type de : *C'est quoi,*

11 Merci au relecteur anonyme qui nous a signalé que le *prédicat de réalité* de Benveniste renvoyait déjà à la même chose.

CHAUVE ? Qu'est-ce que c'est, CHAUVE ? qui prouvent que l'on s'attend à ce que l'item lexical *chauve* ait un référent préétabli. Par l'impossibilité aussi d'asserter¹² l'existence de ces référents, comme il ressort de l'opposition entre les énoncés¹³ :

*Il y a/ il existe des ophtamologues

Il y a/ il existe des médecins spécialistes des yeux

Et enfin, comme le montre déjà la différence *ophtamologue/ médecin spécialiste des yeux*, par la comparaison avec les séquences d'items lexicaux. Ce qui fait la différence, par exemple, entre *courir* et *courir très vite*, ce n'est pas le type de référent ou de choses auxquels ils renvoient — les deux renvoient à une action, celles de 'courir' et de 'courir très vite' — mais c'est le statut présupposé ou non de ce référent. Il est présupposé avec *courir*, mais non avec *courir très vite*. Dans ce dernier cas, il se trouve construit par la combinaison des dénominations constituant la séquence d'items.

1.7. Abréviation d'une combinaison noématique

La mise en avant d'un sens lexical codé nous a conduit à une étape supplémentaire dans la caractérisation des dénominations lexicales. Nous avons postulé que les concepts généraux présupposés étaient des concepts construits à partir de noèmes ou primitifs sémantiques faisant partie de notre schéma conceptuel de perception du monde. Cette manière de faire a un avantage philosophique immédiat : elle permet d'éviter à la fois les excès des nominalistes et ceux des réalistes affichés dans la querelle sur les *universaux*. Elle sauvegarde, en effet, par le biais des primitifs universels, l'idée que tous les concepts ne sont pas immanents à une langue donnée et, par le biais de la construction des concepts effectuée par chaque langue particulière, celle que les langues particulières découpent le réel de façon différente. Et, surtout, elle offre une réponse à la question *Pourquoi des items lexicaux ?* en

12 On notera à cet égard qu'il en va exactement de même avec les prédicats de la logique « standard » : une fois qu'il s'est donné les prédicats dont il a besoin, le logicien se voit dispensé ensuite d'asserter leur existence (cf. l'absurdité de l'assertion existentielle *E(F)).

13 Ce test ne s'applique qu'aux substantifs.

faisant des dénominations lexicales l'abréviation des combinaisons de primitifs universels, ce qui rejoint la position des lexicographes qui voient avant tout dans les dénominations un phénomène de *condensation*, qui s'oppose au phénomène d'*expansion*, caractéristique de la définition (ou signification).

Le rôle des items lexicaux est ainsi clair : ils nous dispensent d'asserter la combinaison de noèmes à laquelle ils se substituent. Si on admet qu'*avalier* dans le sens de 'manger' a pour représentation sémantique très simplifiée 'manger rapidement', on pourra dire que, parce que c'est un item lexical, il présuppose l'existence de la combinaison 'manger rapidement'. La lexicalisation de 'manger rapidement' nous dispense de poser la structure sous-jacente. C'est en cela qu'*avalier* peut être dit présupposer l'existence de cette combinaison. Cette présupposition n'est évidemment pas attachée à la séquence *manger rapidement*, puisque cette séquence pose et non présuppose l'existence de la combinaison 'manger rapidement' (Kleiber, 1981 : 33). Et nous avons enfoncé le clou avec cette affirmation péremptoire : « Si donc certaines combinaisons noématiques paraissent indispensables à tel ou tel groupe socio-culturel, la lexicalisation représente l'instrument idéal qui permet de se passer de l'assertion peu économique de ces combinaisons en imposant par un mécanisme présuppositionnel l'existence *a priori* d'un référent leur correspondant » (Kleiber, 1981 : 33).

1.8. Dénomination et substantif (ou forme nominale)

Il est un point sur lequel nous avons insisté dans les différents développements consacrés aux dénominations : il n'y a pas que les noms-substantifs qui sont concernés. Les catégories majeures comme verbes, adjectifs et adverbes sont également des dénominations ou *names*. On nous a cependant souvent mal compris à ce sujet, notamment lorsque nous avons appliqué la notion de dénomination aux proverbes (Michaux, 1998). Il est vrai que, comme nous l'avons signalé ci-dessus, nous-même, nous n'avons pas totalement échappé au danger de l'assimilation *dénomination* = *substantif*. Il est vrai encore que les exemples avec substantifs dominent et, surtout, que les tests, tout particulièrement ceux avec les prédicats métalinguistiques de dénomination, font intervenir presque exclusivement la catégorie du substantif. Il reste qu'il ne faut pas restreindre la dénomination à la seule catégorie du

substantif. On peut toutefois expliquer pourquoi, ainsi que le montrent les expressions et phrases métalinguistiques de dénomination, il y a un lien privilégié entre la forme nominale et l'expression *X* de la relation de dénomination.

Deux raisons ont été fournies, l'une ontologique (Kleiber, 1981) et l'autre fonctionnelle (Kleiber, 1981 et 1984). L'ontologique établit que, par opposition aux *syncatégorématiques*, les entités *catégorématiques*, c'est-à-dire les entités qui sont autonomes référentiellement, parce que l'existence d'une de leurs occurrences spécifiques ne nécessite nullement l'existence d'une autre occurrence spécifique, se trouvent toujours exprimées par la catégorie du substantif¹⁴. La fonctionnelle montre que pour l'on puisse parler d'une chose, quel que soit son statut ontologique, il faut que l'expression qui y réfère soit un SN, et, s'il s'agit d'un item lexical, il doit se couler dans la forme substantivale. C'est ainsi que *sage*, s'il est destiné fonctionnellement à occuper une place référentielle, doit prendre la forme nominale *sagesse*, avec comme conséquence l'impression que *sagesse* réfère à un objet et non *sage*. On rappellera les arguments suivants :

(i) si l'on veut exprimer le fait que des verbes comme *courir*, des adjectifs comme *sage*, etc., présupposent l'existence d'un référent, on est obligé, pour l'expression de ce référent, d'utiliser un SN qui comporte une nominalisation du verbe ou de l'adjectif ou des marqueurs référentiels à la forme substantivale comme *action*, *propriété*, etc. :

SAGE présuppose l'existence de la sagesse
COURIR présuppose l'existence de l'action de courir ;

(ii) les tournures impersonnelles existentielles se font suivre d'un SN (*Il existe/ il y a/ il est SN* vs * *Il existe/ il y a/ il est SV/ Sadj/ Sadv*) ;
(iii) dans les phrases SN + SV, c'est toujours le SN qui est interprété comme étant le sujet et le SV comme le prédicat ;
(iv) l'inscription qui identifie la chose sur laquelle elle est placée (cf. les inscriptions sur les étiquettes) est à la forme nominale (cf. les *act of naming* de Geach (1962 : 26) ;

14 L'inverse n'est pas vrai.

(v) tout autonome, quelle que soit la catégorie grammaticale du signe auquel il renvoie, est un SN (Rey-debove, 1978 : 64).

2. Que reste-t-il de nos... ?

2.1. Ce qui n'a pas ou peu bougé

Le moment est venu de faire le bilan. Que reste-t-il de ces propositions faites il y a près de vingt ans ? On commencera par ce qui nous semble un acquis stable et on exposera ensuite les points qui doivent bouger plus ou moins sensiblement.

On peut aller très vite avec les trois premiers points : ils conservent dans l'ensemble leur validité et leur pertinence. On peut en effet admettre sans trop de réticence :

- (i) que la dénomination est une relation qui engage l'extra-linguistique, en ce qu'elle établit une relation entre une expression linguistique *X*, appelée aussi *dénomination* ou *name*, et un ou des éléments de la réalité *x* ;
- (ii) que c'est une relation différente de la relation de désignation (désigner, renvoyer à, référer à, etc.), parce qu'elle suppose un contrat de dénomination préalable entre *X* et *x* ;
- (iii) qu'elle a pour conséquence l'établissement d'une association référentielle durable ou stable¹⁵, qui se manifeste par une compétence référentielle, celle de pouvoir utiliser ensuite *X* pour *x*.

L'essentiel des points quatre et cinq, qui séparent la dénomination effectuée par un nom propre de la dénomination lexicale, peut être maintenu également. Trois changements pourtant. Deux qui sont mineurs, un troisième qui est plus important. En premier lieu, nous ne recourrions sans doute plus aujourd'hui aux étiquettes de *dénomination ordinaire* et de *dénomination métalinguistique* pour désigner respectivement la dénomination par nom propre et celle des items lexicaux. En deuxième lieu, au lieu de parler de concept général à propos du *x* de la dénomination lexicale, nous parlerions plus volontiers de *catégorie*, pour relier de façon plus explicite la problématique dénominative à celle de la catégorisation. L'expression linguistique *X* devient ainsi le *name* ou dénomination d'une catégorie et le sens lexical codé ou

15 *Stable* nous paraît plus juste que le qualificatif *constante* que nous avons utilisé en 1984.

conventionnel de *X*, qu'il soit formulé en termes de conditions nécessaires et suffisantes ou en termes prototypiques (Kleiber, 1990), est celui qui permet de décider de l'appartenance ou non à la catégorie. On voit là déjà le troisième changement. Nous avons faussement conclu de l'entrée des dénominations lexicales dans le « circuit » du signifié que c'était parce que les items lexicaux avaient un sens lexical qu'ils étaient des dénominations. Ou dit encore autrement, s'il y a sens codé ou préconstruit, il y a dénomination. L'hétérogénéité du sens codé nous semble aujourd'hui un facteur constitutif même de la sémantique d'une langue (Kleiber, 1997 et 1999 b), qui rend donc caduque une telle conclusion. On peut fort bien avoir des items lexicaux dont le sens conventionnel, parce qu'il est instructionnel ou autre (?), n'est pas un sens dénominatif, ce qu'exploitent d'ailleurs les détracteurs d'un sens lexical dénominatif ou catégoriel premier. Ce qui est vrai, par contre, et que nous n'avons pas fait suffisamment ressortir, c'est que, si une unité lexicale est une dénomination, c'est-à-dire si elle dénomme un concept général ou, comme nous venons de le voir, une catégorie, elle a nécessairement un sens préconstruit ou codé : c'est lui qui permet d'effectuer le processus de catégorisation. Il ne faudrait pas pour autant jeter le bébé avec l'eau du bain¹⁶. La différence entre item simple et séquence d'items lexicaux reste en effet exprimable en termes de sens préconstruit/sens construit. Si l'on prend une séquence comme *petite mouche* ou *manger rapidement*, on n'a pas affaire à un sens codé ou préconstruit, mais à un sens compositionnel, calculé, alors qu'il n'en va pas ainsi pour *moucheron* et *avalé*¹⁷. Cette différence est toutefois subordonnée à une différence plus fondamentale, qui relève de l'hypothèse de la présupposition existentielle formulée dans le point 6.

Cette présupposition existentielle nous semble décisive pour saisir toute l'importance de la dimension dénomminative au sein du langage. Pour les raisons que nous venons tout juste d'évoquer, nous ne poserons plus à l'origine de la présupposition existentielle liée aux dénominations lexicales leur sens codé, mais nous maintiendrons que ces dénominations présupposent l'existence du référent ou des choses

¹⁶ Surtout si on ne l'a pas encore baigné !

¹⁷ C'est la différence que ne peut faire la notion de *référence virtuelle*, puisqu'elle s'applique aussi bien à *petit chat* qu'à *chat*, par exemple.

qu'ils dénomment. Nous l'avons rappelé récemment avec le mot *praleret* :

« Admettons que je rencontre dans un texte le nom inconnu *praleret*. Il m'engage à concevoir qu'il y a quelque chose qui s'appelle ou qui est un praleret ou du praleret, un quelque chose qui est conçu non comme une entité linguistique, mais comme existant en dehors du langage, et, par défaut, dans la réalité, étant donné le statut privilégié du monde réel » (Kleiber, 1999 : 29).

Si l'on accepte de remplacer *choses* ou *référent* pour les items lexicaux par *catégorie* de choses, on voit quelle est l'utilité fondamentale des dénominations : par la présupposition existentielle qui s'y attache — les tests qui restent tout à fait valables — elles constituent un engagement ontologique en faveur des choses dont nous voulons qu'elles existent, qu'elles soient stables et intersubjectivement partagées. La présupposition existentielle liée aux dénominations est un des moyens dont nous disposons pour nous accorder sur les choses que l'on entend considérer comme choses (cf. la théorie des noms de Siblot, 1995). C'est un des premiers leviers de sortie vers le réel, sur l'extra-linguistique, qui nous assure une certaine stabilité, c'est-à-dire qui nous donne les catégories ou choses que l'on veut avoir, pour des raisons, rappelons-le, aussi bien cognitives, parce que liées à notre perception interactive du monde, que culturelles et historiques.

2.2. Sur le sens des dénominations lexicales

La défense de ce point qui nous tient tout particulièrement à cœur implique l'abandon du septième, celui qui faisait d'une dénomination l'abréviation d'une combinaison noématique. Nous avons commis une double erreur en proposant cette caractérisation.

La première concerne la solution des concepts construits trouvée pour résoudre le problème de l'existence et de la non-existence des universaux. Outre qu'elle nous semble difficilement praticable¹⁸ (quels primitifs ou noèmes choisir ?, dans quelle langue et avec quels termes les exprimer ?), elle n'échappe que partiellement aux critiques adressées aux conceptions dénominatives : celles de supposer un monde

18 Nous ne fermons pas pour autant la porte aux primitifs !

existant en soi, indépendant, objectif et préexistant au discours, alors qu'on sait, avec les constructivistes, qu'il n'en est rien, que toute réalité est conceptualisée. Il est une autre manière de sortir du dilemme que pose le choix de l'objectivisme ou du constructivisme radical. Nous avons montré dans Kleiber (1997 et 1999 a : ch. 1) qu'il n'y avait pas de contradiction à affirmer, d'un côté, que le langage participe à la modélisation de la réalité, c'est-à-dire à l'établissement des êtres ou choses et propriétés de ce que nous croyons être la réalité, et, de l'autre, que les entités ainsi établies sont présentées comme des entités non linguistiques, c'est-à-dire des entités ayant une existence en dehors du langage. La présupposition existentielle liée aux dénominations est, comme nous venons de le voir avec le sixième point, précisément un des moyens dont nous disposons pour nous accorder sur les choses que l'on entend considérer comme choses.

La deuxième erreur nous semble encore plus grave, parce qu'en faisant des dénominations lexicales de simples substituts économiques de combinaisons noématiques, non seulement on masque le rôle fondamental qu'elles jouent dans l'engagement ontologique à la base de notre appréhension intersubjective du monde, mais on se trompe lourdement sur ce qui fait leur spécificité sémantico-référentielle. S'il est faux de considérer qu'une dénomination lexicale est l'abréviation ou condensation de la combinaison de traits qui composent son sens, bref, de la définition ou séquence d'items que l'on peut substituer à l'item, c'est parce que cette hypothèse donne à penser que si nous avons des dénominations, c'est uniquement parce qu'elles constituent un moyen économique pour éviter de recourir à la séquence d'items. Autrement dit, pour reprendre l'exemple d'*aval* de ci-dessus, *aval*, parce qu'il présuppose le concept construit 'manger rapidement', nous dispenserait de poser cette structure 'manger rapidement'. Ceci nous semble être une mauvaise voie, car elle conduit à oublier le caractère ontologique fondamental mis en relief dans le point 6 : *aval*, c'est plus que 'manger rapidement' + présupposition de cette combinaison. La différence entre *aval* et *manger rapidement*, ce n'est pas seulement une différence de présupposition ou d'assertion de la combinaison 'manger rapidement'. Dit encore autrement, *aval* et *moucheron* n'ont

pas seulement pour sens *manger rapidement* + statut présupposé et *petite mouche* + statut présupposé.

Qu'y a-t-il en plus ? Eh bien précisément la marque sémantique que le référent présupposé est une chose, une catégorie et non seulement un assemblage ou une combinaison de traits. C'est cet élément que nous allons développer maintenant¹⁹. Comme les entités individuelles, ces entités ou « choses » que sont les catégories doivent être différenciées les unes des autres. La notion de chose (la notion de *notion* chez Culioli) fait en effet appel à celle de limites ou de frontières, de différenciation par rapport aux autres choses. Elle doit former une unité, un tout. Si elle a des parties, conformément au dogme gestaltiste fondateur, ce tout n'est pas seulement l'addition ou la somme des parties, mais il comporte en plus l'idée qu'il s'agit d'un tout ou d'une unité. Qu'il y a quelque chose en plus qui donne l'unité et qui fait que ce tout ne se laisse pas réduire à ses parties. Autrement dit, il faut postuler dans le sens d'une dénomination lexicale une partie qui indique qu'il s'agit d'un tout, d'une catégorie de choses en somme.

C'est là qu'il faut faire intervenir le sens descriptif ou représentationnel codé associé à une dénomination lexicale. C'est lui qui sert à faire la différence entre les choses, mais il ne permet pas de marquer sémantiquement le tout ou l'unité — en somme, l'indication qu'il s'agit d'une catégorie de choses — puisque celle-ci est commune à toutes les catégories de choses. Il faut un élément supplémentaire qui est apporté, il est intéressant de le souligner, par l'unité formelle même que constitue la dénomination. Le *tout* ou *unité ontologique* est précisément marqué iconiquement par le tout formel que représente la dénomination. C'est ce qui est identique à toutes les dénominations, ce qui varie, c'est la forme de l'item, qui permet de savoir de quelle chose il s'agit. Il y a donc un signifiant identique pour toutes les dénominations, qui marque iconiquement qu'il s'agit sémantiquement d'une catégorie de choses. Et on peut parler à son propos de transparence ou de motivation, alors que pour l'autre partie du signifiant, la variable, spécifique à chaque dénomination, on parle, comme on sait, en cas d'item lexical simple, d'opacité ou encore d'arbitraire. Reprenons le cas d'*ophtalmologue* et de *médecin spécialiste des yeux*. La différence capitale est faite

19 Nous reprenons ici un développement de Kleiber (à paraître).

par la différence unité formelle ou tout formel *vs* non unité formelle ou non tout formel : l'unité formelle que constitue *ophtalmologue* en tant qu'item lexical a pour conséquence de marquer le trait sémantique de 'catégorie de choses', alors que semblable trait sémantique n'est pas associé à la séquence *médecin spécialiste des yeux*, précisément parce qu'elle n'est pas une unité formelle, préconstruite. Même si les deux sont proches du point de vue du sens, ils se séparent sémantiquement par le fait que seul le premier contient en plus, iconiquement, l'idée qu'il s'agit d'une catégorie de choses.

Nous postulons donc deux « morceaux » de sens pour une dénomination :

- a) l'indication qu'il s'agit d'une (catégorie de) chose(s), en somme d'un « tout », avec ses limites
- b) la description ou représentation du type de choses dont il s'agit.

L'élément a) est identique pour toutes les dénominations et est marqué iconiquement par l'unité formelle que constitue une dénomination. L'élément b) est celui qui varie de dénomination à dénomination.

La combinaison de a) et de b) conduit à ce que nous avons appelé le *paradoxe sémantique de la dénomination* (Kleiber, à paraître). Quoique b) soit la partie descriptive du sens de la catégorie dénommée — b) décrit ou représente ce qu'est la catégorie en question — il n'arrive jamais à décrire complètement ce sens. Ce paradoxe s'explique plus ou moins aisément : quelles que soient les descriptions ou informations données, elles ne sont pas données par b) comme formant une catégorie, un tout b) donnant, si l'on veut, les parties, en somme l'analytique interne, il ne peut les ériger en tout et ne peut donc jamais épuiser le sens de la dénomination, puisqu'il y aura toujours le plus supplémentaire de la constitution en tout. C'est dire que si b) donne, par exemple, pour une dénomination *X*, les éléments descriptifs *i1*, *i2*, ..., *in*, ces éléments ne sont pas suffisants pour exprimer tout le sens de *X*, parce qu'il manquera toujours l'indication qu'il s'agit d'un tout, d'une catégorie de choses. Ou, dit autrement, le tout étant toujours plus que la somme de ses parties, *X* aura un sens qui dépasse ou diffère de la simple addition de *i1*, *i2*, ..., *in*.

C'est dire qu'une paraphrase ou les traits (ou sèmes) que l'on avance pour définir le sens d'une dénomination ne seront jamais

équivalents au sens de la dénomination. Reprenons le célèbre exemple des sièges qui ont assis la renommée de la sémantique structurale. L'addition des sèmes 'meuble', 'pour s'asseoir', 'avec dossier' et 'avec accoudoirs' donne pour résultat *fauteuil*. Un fauteuil est cependant bien plus que cela (Wierzbicka, 1985 et Kleiber, 1990) et l'extension de la combinaison de ces sèmes est beaucoup plus étendue que celle de fauteuil : si l'on ajoute à une chaise ('meuble', 'pour s'asseoir', 'avec dossier') des accoudoirs on n'obtient généralement pas un fauteuil, mais une chaise... avec des accoudoirs, c'est-à-dire qu'on reste dans la même catégorie, celle des chaises, la seule différence étant qu'on a affaire à des chaises avec des accoudoirs.

Conclusion

Il faudrait évidemment continuer en montrant tout le bénéfice que l'on retire de cette conception de la dénomination si on l'applique à la sémantique des mots construits, à celles des expressions figées ou encore à celle des proverbes. Nous l'avons déjà fait en partie ailleurs (Kleiber, 1989, 1999 a, 2000 et à paraître). Aussi nous contenterons-nous en conclusion de présenter, à partir des trois résultats nouveaux (i)-(iii) exposés dans ce travail, le gain que procure l'analyse (i)-(iii) appliquée aux mots construits et aux unités polylexicales :

- (i) Une dénomination comporte deux composants sémantiques :
 - a) une partie commune à toutes les dénominations et qui indique qu'il s'agit d'une « chose », ou si l'on veut, d'un « tout », et
 - b) une partie qui varie avec les dénominations et qui consiste en la description ou représentation du type de choses dont il s'agit.
- (ii) Le *paradoxe sémantique de la dénomination* réside dans l'impossibilité pour la partie descriptive d'exprimer totalement le sens d'une dénomination.
- (iii) la partie a) du sens se trouve marquée iconiquement par l'unité formelle qui caractérise une dénomination

En premier lieu, notre analyse prédit que le sens d'un mot construit ne peut jamais se réduire au sens compositionnel de ses constituants. Autrement dit, le sens d'un mot construit n'est pas (totalement) un sens compositionnel. Il en va de même et pour les mêmes raisons du sens

d'une unité polylexicale. En deuxième lieu, la rigidité interne ou le degré de figement des unités polylexicales provient de la nécessité de marquer formellement la partie sémantique informant qu'il s'agit d'une catégorie de choses. La relative fixité interne présentée a en effet pour conséquence de conférer à l'ensemble les limites réclamées par un tout.

BIBLIOGRAPHIE

- Anscombe J. C. et Ducrot O.
1983, *L'argumentation dans la langue*, Paris-Liège, Mardaga.
- Berrendonner A. 1981, *Éléments de pragmatique linguistique*, Paris, Minuit.
- Devitt M. 1974, « Singular Terms », *The Journal of Philosophy*, VXXI, n° 7, 183-205.
- Devitt M. 1976, « Semantics and the Ambiguity of Proper Names », *The Monist*, 59, n° 3, 404-423.
- Cadiot P. et Nemo F.
1997a, « Propriétés extrinsèques en sémantique lexicale », *Journal of French Language Studies*, 7, 127-146.
— — — — — 1997b, « Pour une sémiogénèse du nom », *Langue française*, 113, 24-34.
— — — — — 1997c, « Analytique des doubles caractérisations », *Sémiotiques*, 13, 123-144.
- Corbin D. et Temple M.
1994, « Le monde des mots et des sens construits : catégories sémantiques, catégories référentielles », *Cahiers de lexicologie*, LXV, 5-28.
- Franckel J. J. et Paillard D.
1997, « Représentation formelle des mots du discours. Le cas de *d'ailleurs* », *Revue de sémantique et de pragmatique*, 1, 51-64.
- Geach P. T. 1962, *Reference and Generality*, New-York, Ithaca.
- Kleiber G. 1981, *Problèmes de référence. Descriptions définies et noms propres*, Paris, Klincksieck.
— — — — — 1984, « Dénomination et relations dénominatrices », *Langages*, 76, 77-94.

- — — — — 1989, « Sur la définition du proverbe », in Greciano, G. (éd.), *EUROPHRAS 88, Phraséologie contrastive*, Strasbourg, Collection *Recherches Germaniques*, 2, 233-252.
- — — — — 1990, *La sémantique du prototype*, Paris, PUF.
- Kleiber G. 1994, *Nominales*, Paris, Armand Colin, ch. 11.
- — — — — 1995, « Sur la définition des noms propres : une dizaine d'années d'après », in Noailly, M. (éd.), *Nom propre et nomination*, Paris, Klincksieck, 11-36.
- — — — — 1996, « Noms propres et noms communs : un problème de dénomination », in Thoiron, Ph. (éd.), *La dénomination*, Presses de l'Université de Montréal, *Méta*, Journal des traducteurs, 41/4, 567-589.
- — — — — 1997, « Sens, référence et existence : que faire de l'extralinguistique ? », *Langages*, 127, 9-37.
- — — — — 1999a, « Proverbe : sens et dénomination », in Greciano, G., (éd.), *Micro- et macro-lexèmes et leur figement discursif*, Louvain-Paris, Peeters, 57-76.
- — — — — 1999b, *Problèmes de sémantique. La polysémie en questions*, Villeneuve d'Ascq, Presses du Septentrion.
- — — — — 2000, « Sur le sens des proverbes », *Langages*, 139, 39-58.
- — — — — à paraître, « Item lexical, mots construits et polylexicalité vus sous l'angle de la dénomination », *Cahiers de lexicologie*.
- Kripke S. 1972, « Naming and Necessity », in Davidson, D. et Harman, G. (eds), *Semantics of Natural Language*, Dordrecht, Reidel, 253-355. Trad. française par Jacob, P. et Récanati, F. : *La logique des noms propres*, Paris, Minuit, 1980.
- Martin R. 1976, *Inférence, antonymie et paraphrase*, Paris, Klincksieck.
- Michaux C. 1998, *Le proverbe. Vers une théorie de la parole évocative*, Bruxelles, Thèse de Doctorat de l'Université Libre de Bruxelles.
- Mill S. 1724, *A System of Logic*, 8^e éd. 1949, Londres, Longmans.
- Milner J.-C. 1978, *De la syntaxe à l'interprétation*, Paris, Seuil.
- Racah P.-Y. 1997, « L'argumentation sans la preuve : prendre son biais dans la langue », in Brassac, C. (éd.), *L'assertion en débat*, Paris, L'Harmattan, 237-264.
- Récanati F. 1979, *La transparence et l'énonciation*, Paris, Seuil.
- — — — — 1997, « La polysémie contre le fixisme », *Langue française* 113, 107-123.

Rey-Debove J. 1978, *Le métalangage*, Paris, Le Robert.

- Siblot P. 1995, « *Comme son nom l'indique...* ». *Nomination et production de sens*, Thèse de Doctorat d'État, Université de Montpellier III, tome I : *De la signifiante nominale : le praxème en théorie*.
- Strawson, P.F. 1974, *Subject and Predicate in Logic and Grammar*, London, Methuen.
- Wierzbicka, A. 1985, *Lexicography and Conceptual Analysis*, Ann Arbor, Karoma.